

« De la poudre d'or... » Émilie Delmarquet, fille de Lise et Pierre-Henri Delmarquet, richissimes héritiers et principaux actionnaires d'une multinationale spécialisée dans les produits laitiers, songeait avec aigreur que sa vie ressemblait à de la poudre d'or sur un bijou de pacotille. En apparence, le joyau est magnifique, étincelant de tous ses feux. Mais il suffit d'en gratter un peu la surface et il ne reste plus qu'un bout de ferraille terne et sans valeur. Le salon mondain dans lequel elle s'apprêtait à pénétrer, en était, songeait-elle sans aucune indulgence pour ceux qui le fréquentaient, la plus parfaite illustration. Avec son luxe ostentatoire, ses lumières savamment dosées qui rehaussaient si bien les dorures à l'ancienne ornant les murs et les plafonds, son buffet garni à profusion, sa musique tendance, ses rires forcés qui s'échappaient de temps à autre du brouhaha... il pouvait rivaliser de bling-bling avec les soirées branchées de la Jet Set.

Les sourires éclatants et conquérants de ses vénérables hôtes, leurs bras tendus vers elle ou plutôt vers ce qu'elle représentait en euros, prêts à l'agripper, à l'entraîner avec eux, une fois de plus, dans ce magma mondain, l'effrayèrent autant ce soir-là que les tentacules d'une pieuvre géante. Même Edouard, son ami d'enfance, qui dès son plus jeune âge lui avait été imposé, lui aussi, et qui s'avançait vers elle, le sourire aux lèvres, un verre à la main, lui donna envie de fuir. Ces pensées insolites lui traversèrent subitement l'esprit comme autant de guêpes auraient tout à coup fondu sur elle, la mitraillant de leurs dards empoisonnés. Elle s'interrogea. Que lui arrivait-il

tout à coup ? Pourquoi cette soudaine réticence à pénétrer dans un monde qui lui était si familier ? Un monde qu'elle connaissait par cœur ? Ce monde auquel elle appartenait bel et bien, après tout ? Pourquoi ce soir lui apparaissait-il si différent, si dénué d'intérêt, si hostile ? Elle n'était âgée que de vingt ans, elle ne pouvait pas être déjà blasée à son âge ! Et si elle l'était pourtant... ?

Émilie Delmarquet possédait déjà tout ce que l'on peut rêver posséder. Elle avait déjà tout vu, tout fait, tout connu. Depuis sa naissance, ses parents avaient toujours veillé avec une attention toute particulière à ce qu'elle ne manque jamais de rien. Et de fait, elle ne manquait réellement de rien. Espérer, désirer, souhaiter... ces verbes étaient absents de son vocabulaire. Avant même qu'elle n'ouvre la bouche, ses parents accédaient au moindre de ses désirs. Oui, elle possédait vraiment tout ce que l'on peut souhaiter. Tout. À part une chose, la plus importante, la plus précieuse : la liberté. Car, toujours soucieux de préserver l'intégrité de leur fille unique, qui, depuis sa naissance, vivait dans un cocon, ses parents surveillaient de près toutes ses fréquentations, y compris féminines, et même depuis qu'elle avait atteint sa majorité. Émilie était très riche. Le jour de ses dix-huit ans, ses parents lui avaient offert en donation le tiers du patrimoine familial, une petite fortune. Lise et Pierre-Henri étaient bien conscients que ce pactole attirerait inévitablement les faux prétendants au mariage et autres courtisans cupides, les escrocs, les profiteurs, les aventuriers opportunistes... d'autant que, en plus d'être riche, Émilie était très jolie. Brune aux yeux bleus, elle avait un teint de peau à faire pâlir d'envie les plus célèbres Top Model et n'avait nul besoin de maquillage pour l'embellir. Sa taille mannequin, sa démarche aérienne, soulignaient plus encore son charme naturel, charme auquel bien peu d'hommes résistaient. Et puis, comme si tous ces atouts ne lui suffisaient pas pour vivre une vie de rêve, elle

était dotée de surcroît, d'une intelligence supérieure à la moyenne. Aux yeux de tous, Émilie avait la chance rare et enviable, d'être née sous une bonne étoile. Mais toute médaille a son revers : en devenant propriétaire d'une petite fortune, Émilie devenait également une proie rêvée pour les charlatans de tous bords. Aussi ses parents veillaient-ils de près à sa protection, bien conscients que la chance insolente de leur fille faisait d'elle une proie rêvée. Et bien que la jeune femme leur eût fait savoir, à maintes reprises, qu'elle s'opposait à leurs intrusions intempestives dans sa vie privée, ils n'avaient en rien modifié leurs habitudes et continuaient à exercer sur leur fille une surveillance rapprochée, allant même, la plupart du temps, jusqu'à payer un détective privé pour enquêter sur ses nouvelles connaissances. Cela frisait la paranoïa. Émilie n'en voulait pas vraiment à ses parents, non... Pouvait-on en vouloir à des personnes qui vous aiment, même si elles vous le prouvent très maladroitement ? Pourtant, cette situation lui pesait de plus en plus...

Jusqu'à ce curieux vertige qui était en train, en cet instant, de l'ébranler tout entière. Elle ne parvenait plus à distinguer les visages autour d'elle. Son regard les traversait comme s'il cherchait autre chose, au-delà... Pendant quelques secondes, elle n'entendit plus rien, ni la musique, ni les rires, ni même la voix d'Edouard qui l'invitait à prendre la coupe qu'il lui tendait. Elle n'entendait plus qu'une voix puissante, claire et assurée lui répéter incessamment : "Vas-t-en d'ici."

Alors, devant l'air interloqué d'Edouard, le verre toujours tendu à bout de bras, elle fit subitement demi-tour, se prit les pieds dans sa robe de satin en courant vers la sortie, se ratrapa de justesse au montant de la porte, s'engouffra dans l'ascenseur, attendit, patiente et déterminée, d'arriver au sous-sol où était garé son coupé sport. Elle marcha d'un pas énergique

jusqu'à sa voiture, se mit au volant et démarra. Et c'est alors que tout commença...

Le sourire aux lèvres, elle regarda s'ouvrir lentement la porte du garage, avec l'impatience d'un prisonnier libéré devant la grille d'une prison. Pour la première fois depuis des mois, même des années, elle venait de prendre une décision librement, sans l'intervention de quiconque. Quelle merveilleuse sensation de légèreté elle éprouvait ce soir là ! Quelle exaltation pour un simple non à la routine ! Quel bonheur ! Elle ne savait pas encore ce qu'elle allait faire de cette soirée, mais cela ne pourrait être que passionnant, puisque ce jour-là serait différent de tous les autres, pour la première fois de toute sa vie ! Cette nouvelle image d'elle-même l'amusa beaucoup. Elle prit une décision : dès qu'elle serait sortie de ce garage, elle roulerait au hasard, s'arrêterait au hasard, et ferait connaissance avec la première personne rencontrée, au hasard.

Ce fut d'un cœur joyeux et soulagé qu'elle quitta le quartier de la mairie de Lille. C'était une ville qu'elle aimait traverser de nuit, quand toutes les rues sont vides et silencieuses, les façades des maisons uniquement éclairées par les réverbères, les places, les monuments et les jets d'eau illuminés. Il était plus facile, alors, d'admirer la belle et imposante dignité de cette grande métropole, carrefour de l'Europe. Elle aimait particulièrement la place du Général De Gaulle, plus communément nommée "Grand Place", dernière frontière avant l'entrée dans les quartiers du vieux Lille. Ce n'était pas les boutiques de luxe qui l'attiraient en cet endroit de la ville, non... ces dernières, elles aussi, lui étaient familières, mais tout aussi lassantes que le reste de sa vie... Ce qui la séduisait, c'était le charme des ruelles, l'humeur joyeuse des passants, les fumets alléchants s'échappant des petits restos sympas...

Elle aimait aussi la place de la République. La façade de la Préfecture et celle du Musée des beaux-arts, régulièrement repeintes pour cause de pollution atmosphérique, semblaient se toiser en un duel silencieux, de chaque côté du jet d'eau, rivalisant de splendeur majestueuse. Ce fut d'ailleurs cette place qu'elle traversa, après avoir remonté la rue de Paris. Elle la contourna et vira ensuite dans la rue Nicolas Leblanc. Jusque là, elle avait évité tous les feux rouges. Cette fois, elle dut s'arrêter au feu, en haut de la rue. Elle en profita pour allumer la radio, s'étonnant d'ailleurs de ne pas l'avoir encore fait. Elle se mit à la recherche d'une station, sans prêter attention à la voiture qui venait de s'arrêter à côté de la sienne. Quand elle eut enfin trouvé la musique qui convenait à son humeur du moment, en l'occurrence une mélodie reggae, elle se redressa sur son siège avec un sourire d'aise et là, perçut une forme nouvelle dans son champ de vision, sur la gauche. Elle eut à peine le temps de tourner la tête dans cette direction et de voir trois jeunes visages la fixer, que les trois portières du véhicule s'ouvrirent simultanément, que trois silhouettes sombres s'en éjectèrent. Avant qu'elle ne réalise enfin le danger, sa propre portière fut ouverte énergiquement, son bras agrippé sauvagement, sa gorge menacée de la lame d'un couteau.

Elle fut tirée sans ménagement hors de la voiture. Elle se débattit, donna de vigoureux coups de pieds, au hasard. Cette action téméraire lui valut une volée de gifles brutales. La dernière, assénée avec une extrême violence, lui donna l'impression qu'on lui arrachait la tête. Elle perdit l'équilibre et tomba en arrière, la tête la première, sur le capot de sa voiture. Là, elle se crut perdue. Finalement la mort serait peut-être sa destination surprise de ce soir... Quelle ironie du sort ! Elle sentit un filet de sang couler au coin de sa bouche, sa joue lui faisait horriblement mal. Des élancements lancinants lui résonnaient dans la tête.

— Balance-là sur le trottoir ! Cria l'un des hommes, tandis qu'un autre s'installait déjà au volant de la voiture.

Soudain, surgi de l'ombre, apparut un quatrième homme. Il saisit prestement l'agresseur d'Émilie par le col de son blouson et le projeta au sol avec une énergie surprenante pour son gabarit. Les deux autres lui sautèrent alors sur le dos. En quelques prises rapides de karaté, il les propulsa dans les airs à leur tour. Pendant ce temps, le premier s'était relevé. Il sauta au volant de sa voiture et démarra en trombe, laissant ses deux complices se débrouiller sans lui.

L'homme s'approcha d'Émilie et lui parla doucement :

— Ça va ? Rien de cassé ?

— Ça va... réussit-elle à répondre, d'une voix sourde.

— Vous êtes blessée, je vais vous conduire à l'hôpital.

Tandis que l'homme soutenait Émilie, la guidant vers le siège passager, les deux agresseurs se relevèrent et détalèrent aussitôt.

— C'est ça, tirez-vous ! leur cria-t-il.

Émilie était sous le choc. Tout s'était passé si vite ! Sa joue et sa tête la faisaient affreusement souffrir. En même temps, elle avait l'impression de se trouver dans une sorte de brouillard. Elle se laissa bercer par les mots rassurants de son sauveur, se laissa guider avec confiance par ses directives.

— Vous êtes toute pâle... Ne vous en faites pas, ça va aller maintenant, je m'occupe de tout, lui dit-il doucement en lui attachant sa ceinture de sécurité.

Aussitôt après, il s'installa au volant et démarra.

Pendant quelques minutes, Émilie garda les yeux fermés, sa nuque douloureuse reposant sur l'appui-tête. Toutes les trente secondes, l'homme lui demandait si elle allait bien, et elle répondait simplement en hochant la tête. Il roulait vite, brûlant pratiquement tous les feux rouges. Elle se demanda

avec amusement s'il ne profitait pas un peu de l'occasion pour faire de la vitesse. Il se trouvait au volant d'une voiture de sport et elle savait que plus d'un homme en rêvait. De plus, il transportait une blessée. *Comment ne pas profiter d'une si belle opportunité ?* L'instant d'après, elle chassa de son esprit cette pensée ingrate. Allait-elle se mettre à réagir comme ses parents, toujours suspicieux envers tout le monde ? Son sauveur voulait simplement qu'elle arrive le plus vite possible aux urgences, qu'allait-elle s'imaginer ? Elle tourna la tête pour voir à quoi il ressemblait. Il était jeune, il avait les cheveux blonds, de beaux yeux bleus rieurs. Et d'après son souvenir, selon ce qu'elle avait pu voir lorsqu'il se battait avec ses agresseurs, il était assez grand. Se sentant dévisagé, l'homme tourna la tête vers elle à son tour.

— Tout va bien ? demanda-t-il avec un sourire compatissant.

Elle trouva qu'il avait un très beau sourire. En réalité, elle le trouvait très séduisant.

— Je crois, oui... Je vous remercie.

— Je vous en prie, c'est la moindre des choses.

— La moindre des choses ? reprit-elle en souriant. Vous m'avez sauvé la vie ! C'est quoi une chose importante, pour vous ? Il n'y en a pas beaucoup qui auraient fait ce que vous avez fait, ça c'est sûr !

— Pourquoi ? Je passais par là, c'est tout. Un autre que moi aurait fait la même chose.

— Et modeste avec ça... Vous savez aussi bien que moi que personne d'autre ne se serait attaqué, de front, à trois types armés.

— J'ai la chance d'être ceinture noire de karaté. Ça aide à vaincre sa timidité, vous savez...

— Je vous crois sur paroles. En tout cas, merci beaucoup. L'homme fit un petit signe de tête en guise de réponse et reprit sa course folle à travers les boulevards.

— Vous pourriez ralentir un peu, s'il vous plaît ? Je ne vois pas bien l'intérêt de me sauver la vie d'un côté pour m'envoyer à la mort de l'autre, plaisanta-t-elle. Comme vous pouvez le constater, je suis en possession de tous mes moyens. Alors il n'y a pas urgence.

Aussitôt, l'homme relâcha la pédale d'accélérateur.

— Vous avez raison. Excusez-moi, mais avec un tel bolide entre les mains... c'est pas facile de respecter les limitations de vitesse. Comment vous faites, vous ?

— Je patiente toutes les semaines et je passe tous les week-ends en Allemagne.

— C'est vrai ?

— Mais non, répondit-elle en riant, je vous fais marcher ! C'est une simple question d'habitude. J'ai toujours conduit des voitures puissantes. Comme tous les pur-sang, il faut savoir les dompter, c'est tout ! Vous sentez que la bête en a dans le coffre. Vous sentez le moteur prêt à rugir, en ébullition, mais vous le retenez, parce qu'il le faut. Peu importe, vous savez que la puissance est là, à portée de main, à votre disposition. Mais le jour où on vous invite à Cologne, alors là ! C'est l'explosion ! La Fiesta ! L'apothéose !

L'homme éclata de rire. Il regarda sa voisine avec surprise et admiration.

— Et où alliez-vous ce soir, dans cette jolie robe ? poursuivit-il, charmeur. Si ce n'est pas indiscret...

Émilie sourit.

— Je n'allais pas « vers », je revenais « de »... En fait, j'avais décidé, au dernier moment, de changer mes projets et... de faire connaissance avec le premier ou la première inconnue rencontré. Appelez ça un caprice d'enfant gâté, si vous voulez. Il faut reconnaître que je n'ai pas été très bien inspirée...

— Pourquoi ? Vous m'avez rencontré, non ? N'est-il pas charmant votre inconnu de ce soir ?

— Pas mal, c'est vrai... un peu bagarreur peut-être...

— Quel culot !

Émilie éclata de rire, l'homme aussi.

— Au fait, c'est quoi votre nom ? demanda Émilie.

— Steve. Steve Lespallier.

— Steve Lespallier, ravie de vous connaître. Moi, c'est Émilie Delmarquet.

— Enchanté également, Émilie, répondit-il avec un sourire.

— ...

— Delmarquet... Seriez-vous parente avec les Delmarquet du yaourt ?

Émilie éclata de rire.

— C'est très original cette manière d'identifier les gens, mais pour répondre à votre question, oui, je suis bien parente avec les Delmarquet du yaourt. En fait, dans la famille Delmarquet, je suis la fille !

Steve émit un sifflement admiratif.

— Leur fille ? Ça alors... J'ai tiré Émilie Delmarquet des griffes de dangereux malfaiteurs ! On va me décerner la légion d'honneur pour ça, non ?

— Vous ne croyez pas que vous exagérez un tout petit peu, là ? Je ne suis pas le Président de la République, fit Émilie, le sourire aux lèvres.

— Mais vous êtes drôlement plus sexy ! Je préfère de beaucoup vous avoir porté secours à vous.

— Hou ! Quel manque de patriotisme !

— Petite ingrate ! Ah ! On arrive aux urgences.

— Faites demi-tour.

— Quoi ?

— Faites demi-tour.

— Pourquoi ?

— Mais parce que je vais très bien ! Qu'est-ce que j'irais faire aux urgences, parmi les accidentés de la route, les fêtards bagarreurs et les jambes cassées ? J'ai juste une ecchymose à la joue et un petit mal de tête. De quoi aurais-je l'air avec mes

petits bobos ? De plus, je suis sûre qu'on va encore nous faire attendre des heures. J'ai déjà eu l'occasion de venir ici, vous savez, je sais comment ça fonctionne.

— Et alors ? Mieux vaut attendre un peu et être sûre que vous n'avez pas une fracture du crâne, on ne sait jamais.

— Une fracture du crâne ! Est-ce que j'ai une tête à avoir une fracture du crâne ? Fit-elle, l'œil pétillant de malice.

— Je reconnais que votre cerveau n'a pas l'air d'avoir trop souffert... mais je n'en démordrai pas, il faut qu'on vous examine.

Il gara sa voiture non loin de l'entrée des urgences et ordonna d'un ton ferme :

— Allons-y !

— Dites donc, vous savez parler aux femmes, vous.

— Je sais, je sais...

Comme l'avait prévu Émilie, l'attente fut très longue aux urgences de l'hôpital B. On était samedi soir et l'on venait d'amener plusieurs blessés graves, des suites d'un accident de la circulation. Après deux bonnes heures, on lui fit faire des radios, par prudence, radios qui heureusement, ne révélèrent aucune anomalie. Steve avait tenu absolument à rester auprès d'elle jusqu'à l'annonce des résultats.

— Vous voyez bien que j'ai la tête dure, ironisa Émilie.

— Vous m'aviez l'air d'avoir une sacrée personnalité, je voulais juste en avoir confirmation.

— Pourquoi ? Vous cherchez une femme à forte personnalité ?

— Pas vraiment, non... simple curiosité, répondit-il en lui faisant un clin d'œil.

— Bon, eh bien maintenant que votre curiosité est satisfaite, j'aimerais bien rentrer chez moi, toutes ces émotions m'ont vidée...

— Je vous raccompagne.

– Mais non, ce n'est pas la peine, je vais bien. C'est moi qui vais vous raccompagner chez vous, j'ai assez abusé de votre temps.

– Je vous raccompagne, répéta-t-il avec autorité. C'est fatigant cette manie que vous avez d'être toujours aussi contrariante, ironisa-t-il.

– Vous ne renoncez jamais vous, hein ?

– Jamais, répondit-il, charmeur.

– Eh bien, raccompagnez-moi puisque vous y tenez. J'habite à Marcq-en-Baroeul.

– Les quartiers chics évidemment...

– On ne peut décidément rien vous cacher. Tenez, fit-elle en lui tendant les clés de sa voiture, conduisez, vous en mourez d'envie.

Vingt minutes plus tard, ils arrivèrent devant l'entrée de la résidence où Émilie était propriétaire d'un duplex, offert par ses parents six mois auparavant.

Aussitôt entré dans l'appartement, Steve émit un sifflement admiratif, avant de s'extasier littéralement, avec une exagération toute personnelle. Émilie s'en amusa. Son sauveur, d'un naturel joyeux et expansif, s'exprimait avec un irrésistible franc-parler. Cela la changeait des habituels discours monotones et des pics des langues de vipère. La joie de vivre et l'humour espiègle de ce jeune homme étaient une grande bouffée d'air pur dans son univers bien huilé.

– Très chic, très clean... conclut-il avec un léger hochement de tête. Et on n'entend pas un bruit. C'est complètement insonorisé ici, non ?

– Complètement.

– Interdiction formelle aux nuisances extérieures de pénétrer dans ce havre de paix ! déclara-t-il sur un ton sentencieux qui fit sourire Émilie.

– C'est à peu près ça, oui...

– Bon, je crois que je vous ai assez embêtée avec mes vanes à deux balles. Je vais vous laisser maintenant, vous devez avoir hâte de vous poser.

– Prenez au moins un verre avant de partir. En attendant, je vous appelle un taxi.

– OK. Alors, je préférerais un café, si vous en avez.

– Installez-vous, je vais le préparer.

Tout en introduisant une capsule dans la machine à café, Émilie souriait. Si elle s'attendait à une telle soirée en tournant les talons à la dernière minute, à l'entrée de ce salon où elle aurait dû se trouver à cette minute même ! Cet homme, assis sur son canapé, lui avait, en deux heures seulement, fait

oublier sa douloureuse épreuve de la soirée, et sans avoir encore rien dévoilé de lui-même, l'attirait irrésistiblement, par un "je ne sais quoi" d'inhabituel.

Lorsqu'elle revint vers lui, quelques minutes plus tard, elle le trouva en train de feuilleter une revue économique.

– Vous aussi vous êtes abonnée à cette revue ? demanda-t-il, tout en continuant à tourner les pages négligemment.

– Oui, études obligent. Je dois me tenir au courant de l'actualité politique et économique.

– Etudes commerciales ?

– Non, de droit. Je veux être juge pour enfant.

Émilie nota l'étonnement de Steve, son intérêt aussi.

– Je vous aurais plutôt imaginée préparant de hautes études commerciales.

– Pour pouvoir suivre les traces de mes parents ? C'est ça ? Et bien, c'est ce qu'ils auraient voulu, eux aussi, mais ils ont dû se faire une raison. De toute façon, j'ai un cousin à qui la succession des affaires ne fait pas peur, alors tout va bien.

– Vous avez l'air de savoir ce que vous voulez, vous, je me trompe ?

– Non seulement je sais ce que je veux, mais je fais ce que je veux.

– Ça ne m'étonne pas. Quand je vous ai vue flanquer des coups de pieds à vos agresseurs, tout à l'heure, je me suis dit "cette fille-là, c'est une dure à cuire".

– Parlons-en ! Qu'est-ce que ça m'a valu ? Un œil au beurre noir.

– Oui, mais moi je connais deux lascars qui en ce moment sont en train de se masser les mollets !

Émilie éclata de rire.

– Et vous ? questionna-t-elle à son tour, dans quelle branche sévissez-vous ?

Steve exprima un sourire amusé.

– Je sévis dans l'animalerie spéciale, répondit-il sans rien ajouter de plus.

Il venait de piquer la curiosité d'Émilie. Il le savait et il attendit sa réaction, de son sourire espiègle.

– Dans l'animalerie spéciale ? Et... En quoi ça consiste ?

– Et bien, vous avez sûrement entendu parler de ces collectionneurs d'animaux vivants, mais des animaux très particuliers, genre boa constrictor ou mygale. Certains de ces collectionneurs recherchent plus particulièrement les animaux les plus originaux, les plus insolites ou les plus rares. À charge pour moi de les leur procurer.

Émilie ouvrit de grands yeux étonnés.

– C'est votre métier ? Vous n'avez aucune autre activité ?

Steve éclata de rire.

– Je vous assure que mes voyages en Afrique, en Amérique du sud, en Asie et ailleurs pour découvrir ces perles rares occupent une grande partie de mon temps.

– Et... ça paie bien, ce genre de métier ?

– Sûrement pas autant que le yaourt, mais je ne me plains pas. J'ai de plus en plus de commandes et certains acharnés seraient prêts à dépenser une fortune pour ajouter une pièce rare de plus à leur collection. Et puis, ça me permet de voyager tout le temps. C'est ce qui me plaît.

Cette fois, Émilie le regarda avec envie. Ce qu'il venait de lui décrire, laissait entrevoir un monde tout à fait inconnu pour elle, un monde exotique et original, rempli d'imprévus excitants, dans lequel il évoluait, tel un courageux aventurier.

– Et... quels sont les animaux les plus insolites qu'on vous ait commandés ? demanda-t-elle, l'œil brillant de curiosité.

– Et bien, en ce moment, je travaille principalement pour deux clients. Le premier raffole des reptiles. Il en possède déjà quatre. Récemment, il m'a demandé de lui procurer un hélo-derme à queue courte, seul lézard au monde qui soit venimeux, et un dragon volant, qui, comme son nom l'indique est capable

de voler d'arbre en arbre. Le deuxième est un passionné d'ornithologie. Il compte bien au moins une centaine d'oiseaux dans sa collection. Il vient de me commander un jacana et un quetzal.

– Le quetzal, c'est cet oiseau aux très longues plumes vertes, emblème du Guatemala, non ?

– Gagné ! Et le jacana ?

– J'avoue que là... je donne ma langue au chat...

– Le jacana est un oiseau des marais tropicaux qui a la particularité de pouvoir marcher de nénuphar en nénuphar, grâce à ses doigts allongés.

– Vous n'avez jamais de problème avec les autorités des pays où vous allez ? Ou bien avec les douanes ? Certaines espèces sont interdites à l'exportation, non ?

– Ça m'arrive parfois, c'est vrai, mais ça s'arrange toujours, avec de petits cadeaux, répondit-il avec un clin d'œil. L'argent ouvre toutes les portes, vous savez...

Émilie hochait légèrement la tête de droite à gauche, l'air pensif.

– Je vous choque ?

– Non, pas vraiment... C'est juste que... je ne suis pas habituée à ce style de vie. Il me surprend.

– Je ne suis pas et ne serai jamais un rond de cuir. Il me faut de l'inconnu, de l'aventure, de l'incertain, de la difficulté. Ce qui est trop facile me fait peur.

– Vous fait peur ?

– Oui, ça me fait vraiment peur, parce que les rares fois où j'ai occupé des boulots tranquilles, j'avais l'impression d'être mort.

– Vous y allez un peu fort là, non ?

– Non, pas du tout. J'ai besoin de beaucoup d'activités, aussi bien celles de l'esprit que celles du corps. Quand je dois me rendre en brousse, par exemple, il me faut parfois attendre des heures avant de pouvoir attraper un animal, au risque de devoir affronter, à un moment ou à un autre, un lion ou un léopard.

– Vous faites un métier dangereux.
– C'est vrai... mais c'est ce qui me plaît... Assez parlé de moi, discutons un peu de vos choix à vous. Pourquoi juge pour enfant ?

– J'ai toujours été attirée par ce métier. Mais je crois que c'est une expérience de jeunesse qui a été le détonateur. À l'âge de douze ans, j'ai connu une fille d'une très grande agressivité. Je n'avais jamais vu quelqu'un d'aussi violent. D'ailleurs, ma première rencontre avec elle s'est soldée par une bagarre. Elle cherchait querelle à tout le monde. Quant à moi, j'avais déjà mon petit caractère. Vous imaginez bien que je ne me suis pas laissé faire. Bref, après quelques coups de griffes, de pieds et de crêpage de chignon, nous nous sommes retrouvées toutes les deux au bureau du principal et nous avons récolté une mise à pieds de deux jours. Le jour où nous sommes revenues au collège, elle m'attendait de pied ferme à l'entrée. Quand je l'ai vue se diriger vers moi, j'ai craint le pire. Mais, en fait, à ma grande surprise, elle s'est juste excusée. Finalement, elle est devenue ma meilleure amie. Plus tard, j'ai compris pourquoi elle était aussi bagarreuse. En fait, elle était très malheureuse, depuis des années. Ses parents la frappaient. Son agressivité envers les autres, c'était sa manière à elle de réagir. J'essayais bien de la freiner mais c'était plus fort qu'elle. Jusqu'au jour où s'est produit un vrai drame. Elle venait d'avoir treize ans. Un jour, elle a cherché querelle à une autre adolescente. Elle s'est battue avec elle, seulement cette fois, la bagarre s'est très mal terminée. Elle a tué la gamine en la poussant contre un mur. C'était un accident, c'est vrai, elle ne voulait pas la tuer, n'empêche qu'elle a écopé du maximum. Et tout ça à cause d'un passé d'enfant martyr et du laxisme des autorités qui ne l'ont pas soustraite à temps à la violence de ses parents. J'ai trouvé ça tellement injuste ! D'autant plus que je me sentais impuissante à l'aider... C'est ce jour-là qu'a germé en moi l'idée de travailler, plus tard, une fois adulte, à prévenir ce genre de drame.

– Je dois dire que je suis impressionné... fit Steve, admiratif.

– Impressionné ? Pourquoi ?

– Je ne sais pas... c'est un beau métier, un métier noble... que vous avez choisi de faire pour des raisons encore plus nobles. Vous savez, je suis un enfant de la D.D.A.S.S, alors la galère, ça me connaît. L'école de la rue, ça vous endurent un homme. Et bien, je vais vous dire, la seule personne qui m'ait vraiment aidé à m'en sortir, c'était un juge pour enfant. Je ne sais pas comment travaillent les autres mais je peux vous dire que celui-là, c'est un bon.

– Je le connais peut-être, comment s'appelle-t-il ?

– Maître Arnaud Delepierre.

– Mais oui, je le connais ! C'est quelqu'un de bien.

– Je suis sûr que vous suivrez ses traces, peut-être même serez-vous encore meilleur juge que lui, fit-il, charmeur.

Émilie sourit et répondit :

– Comment pouvez-vous être aussi affirmatif ? Vous ne me connaissez même pas.

– Non, c'est vrai, je ne sais pas si vous êtes la première ou la dernière de votre promotion, mais ce que je vois, c'est que vous êtes très motivée. C'est de loin le plus important, vous savez.

– Vous croyez ?

Au moment même où Steve allait répondre, un coup de Klaxon se fit entendre de la rue. Émilie se dirigea vers la fenêtre.

– C'est votre taxi, dit-elle d'un air désolé.

– Et bien, nous finirons notre conversation demain, après votre déposition au commissariat. Vous n'aviez pas oublié que vous devez porter plainte ?

– Vous croyez vraiment que ça servira à quelque chose ? Nous ne savons même pas à qui nous avons affaire et de plus, je serais bien incapable de donner un quelconque signalement. J'étais trop sonnée pour ça.

– Oui mais moi, j'ai le numéro d'immatriculation de leur véhicule, fit-il d'un air satisfait.

Émilie ouvrit de grands yeux étonnés.

– Non !

– Eh si !

– Entre deux prises de karaté, vous avez réussi à relever leur numéro ?

– Pour vous servir, M'dame ! Alors, à demain ? insista-t-il en lui donnant une poignée de main.

– À demain. A quelle heure ?

– Disons... 9h30 ?

– D'accord, alors à demain.

Il se dirigea vers la porte d'entrée, d'une démarche souple et assurée. Émilie resta pensive, déconcertée par cette nouvelle preuve de réactivité de sa part. Elle se déshabilla, prit rapidement une douche, maudit la violence de ses agresseurs en passant un gant tiède sur sa joue tuméfiée, puis se coucha, poussant un soupir de satisfaction à l'idée d'entamer une bonne nuit réparatrice. Demain, une nouvelle épreuve l'attendait, et pas des moindres. Ce n'était pas sa visite au commissariat qu'elle redoutait, non, mais la réaction de ses parents lorsqu'ils apprendraient ce qui lui était arrivé.

Le lendemain matin, les réactions de Pierre-Henri et Lise Delmarquet furent, comme prévu, explosives. Tout d'abord, quand Émilie leur annonça la nouvelle, au téléphone, ils manifestèrent, chacun leur tour, une inquiétude rétroactive, à l'idée de ce que l'on avait fait subir à leur fille unique. Puis, quand elle les eut rassurés tout à fait sur son état physique et psychologique, ils n'en finirent pas de lui reprocher cette absurde réaction impulsive qui l'avait poussée, la veille, à changer ses projets. Personne d'autre qu'eux-mêmes ne pouvaient mieux comprendre combien ces soirées mondaines pouvaient devenir ennuyeuses, à la longue. Ils les pratiquaient eux-mêmes depuis des années, alors... Mais au moins, là-bas, elle aurait été en sécurité. Rien de tel ne lui serait jamais arrivé, au milieu de gens tels qu'Edouard Beauchamp. Quant à ce Steve Lespallier, il l'avait sauvée de ses agresseurs, certes. Avec courage, il avait fait face, seul, à trois hommes armés de couteaux, certes. Sans lui, Dieu seul savait ce qu'il serait advenu d'Émilie, certes. Mais qui était-il, après tout ? Comment Émilie pouvait-elle faire confiance aussi facilement à un inconnu ? Devant une telle mauvaise foi, la jeune femme était tout d'abord restée sans voix. Puis, elle s'était mise en colère, comme cela lui arrivait fréquemment, depuis quelque temps, chaque fois que ses parents outrepassaient un peu trop leurs droits. Ils avaient insisté pour venir la voir immédiatement à son appartement. Elle avait objecté fermement que c'était inutile, qu'elle allait très bien et que de toute façon, elle devait se rendre au commissariat, accompagné de Steve Lespalier, qui déposerait lui aussi, en tant que témoin. Aussitôt après avoir raccroché le téléphone, elle se maudit, à la fois d'avoir prévenu ses parents aussi vite - cela

pouvait bien attendre encore un peu - et surtout de leur avoir parlé de cette déposition au commissariat, en compagnie de son sauveur. Sans aucun doute, ils sauteraient immédiatement dans leur voiture pour venir découvrir par eux-mêmes à quoi ressemblait ce Steve Lespallier et surtout, si cet homme ne constituait pas, à tout hasard, un danger pour leur fille.

Une demi-heure plus tard, comme elle s'y attendait, Lise et Pierre-Henri appuyèrent sur le bouton de l'Interphone avec une telle impatience que la jeune femme dut sortir de la douche pour répondre immédiatement, sans prendre le temps de s'essuyer. Il n'était que 9 heures. Elle savait avec certitude que ce n'était pas Steve. Il ne débarquerait pas chez elle une demi-heure avant l'heure prévue, ni avec autant d'agitation.

Ce fut Lise Delmarquet qui, la première, entra précipitamment dans l'appartement, assommant Émilie de ses jérémiades, tout en l'étouffant de ses bras maternels, dès qu'elle vit son œil gonflé et l'énorme bleu sur sa joue.

– Ma pauvre petite fille, dans quel état ils t'ont mise !

Pierre-Henri, s'il ne montra pas autant d'effusion ni de volubilité, s'émut tout autant de voir les marques sur le visage de sa fille et jura de tout faire pour que cette "sale racaille" se retrouve très vite et pour longtemps derrière les barreaux. Tout en l'attirant tendrement contre lui, il lui dit :

– Promets-moi de ne plus prendre de telles initiatives.

Émilie s'écarta doucement et demanda :

– Quelles initiatives ?

– Mais partir, comme ça, toute seule, au volant de ta voiture, à la merci de tous les voyous qui traînent !

– Papa, il ne t'est pas venu à l'esprit que j'aurais pu tout aussi bien me faire agresser plus tard, en sortant de la soirée ? Et

puis, de toute façon, je ne peux pas rester cloîtrée en permanence ! C'est la loi de ce siècle, c'est comme ça, je ne suis pas la seule à qui arrive ce genre de chose ! Et puis d'ailleurs, dans mon malheur, j'ai eu de la chance : quelqu'un est venu à mon secours.

– Parlons-en justement, s'interposa Lise Delmarquet, qui est-il ce... comment déjà ?

– Steve. Steve Lespallier.

– Steve... c'est français ça ?

– C'est un prénom à consonance britannique, oui, et alors ? Qu'est-ce que ça change ?

– Mais tu ne connais pas cet homme.

– Maman... s'il te plaît, ne recommence pas. Je te rappelle qu'il m'a sauvé la vie.

– N'empêche que tu ne le connais pas.

– Je sais ce qu'il y a à savoir sur lui et ça me suffit.

– Ah bon, vous avez parlé ensemble ?

– Mais non, maman, voyons... dès que je me suis relevée du capot de la voiture où je suis tombée, presque assommée, je lui ai dit : "Merci, c'était très bien, au revoir".

Émilie marqua une pause, tandis que ses parents montraient des visages quelque peu embarrassés, puis elle ajouta :

– Il m'a accompagnée jusqu'aux urgences, et je vous ferai remarquer en passant, qu'il n'était pas obligé de le faire. Il avait sûrement prévu autre chose, pour un samedi soir, que de passer deux heures dans un hôpital, au milieu de tous les éclopés. Ensuite, il m'a raccompagnée ici et oui, nous avons discuté et fait connaissance.

– Ne te fâche pas Émilie. Tu dois nous trouver parfois excessifs, et tu as raison, mais c'est que nous nous faisons du souci pour toi. Tu l'as dit toi-même : "c'est la loi de ce siècle" et c'est une fin de siècle sans foi ni loi, justement, où l'argent est roi et attire tous les charlatans, tous les profiteurs, tous les escrocs. Nous ne voulons pas que tu te fasses duper, c'est tout.

– Je comprends papa, mais ce que je vous demande, à tous les deux, c'est de considérer enfin que je suis majeure et responsable, et que je suis tout à fait capable de me rendre compte par moi-même à qui j'ai affaire. Steve est un garçon très gentil, qui s'est trouvé par hasard là où j'avais besoin d'aide. Je lui dois peut-être la vie. En tout cas, il m'a secourue sans hésiter. En ce qui me concerne, avec du recul, ça me ferait envisager le nouveau siècle d'une manière plutôt positive. Et je ne vois vraiment aucune raison valable de me méfier de lui.

– Très bien, n'en parlons plus, capitula Pierre-Henri. Mais Émilie savait, par expérience, que la conversation reprendrait de nouveau le même chemin, une autre fois.

– Bon, maintenant, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais finir de me préparer, Steve sera là d'une minute à l'autre. Installez-vous, vous savez où se trouvent les magazines...

Aussitôt, elle prit la direction de la salle de bain, trop heureuse de couper court à l'une de ces sempiternelles discussions qui se terminaient toujours de la même façon. Elle eut à peine le temps de s'habiller et de se maquiller légèrement que la sonnette de l'Interphone résonna dans l'appartement. Elle sortit immédiatement de la salle de bain, se précipita au salon et dit à sa mère :

– C'est lui, c'est Steve. Maman, s'il te plaît, promets-moi de ne pas lui poser de questions indiscretes.

– D'accord, répondit simplement sa mère.

– Promets-moi.

– Je te le promets, là. Ça te va comme ça ?

– Et toi, papa, tu me le promets ?

– Eh bien dis donc, tu tiens à le ménager ! Il t'a tapé dans l'œil ou quoi ?

– Papa... réponds-moi, s'il te plaît.

– Ok, je ne lui poserai aucune question qui risque de le faire fuir définitivement.

– C'est ce que je voulais entendre. Maman, tu veux bien aller ouvrir, le temps que j'aïlle me coiffer ?

– D'accord, je m'en occupe.

Une fois dans la salle de bain, Émilie se demanda si c'était une bonne idée de laisser ses parents seuls dans le salon avec Steve. D'une part, ce dernier ne s'attendait pas à ce qu'elle ait déjà de la visite, d'autre part, elle ne comptait pas vraiment que ses parents restent prudents et courtois dans leurs propos. Et elle n'avait pas du tout envie qu'ils le fassent fuir. C'est qu'il lui plaisait bien, ce Steve !

Quelques minutes plus tard, Lise Delmarquet fit entrer le jeune homme dans l'appartement, le dévisageant sans vergogne, quelque peu troublée par sa beauté et le charme qu'il dégagait. Quand elle avait ouvert la porte, Steve avait eu un moment de surprise, puis avait immédiatement deviné qu'il se trouvait en présence de la mère d'Émilie. Non seulement les deux femmes avaient les mêmes traits fins et réguliers, les mêmes yeux, mais le regard inquisiteur qui cherchait à lire à travers lui avait quelque chose de curieux et d'anxieux à la fois, le regard d'une mère protectrice.

– Lise Delmarquet, se présenta-t-elle, souriante, en lui tendant la main.

Steve nota qu'elle avait une poignée de main ferme et un regard franc.

– Steve Lespallier.

Lise lui présenta son époux qui, de son côté, avait eu tout le loisir de détailler l'homme sans en avoir l'air.

– Notre fille nous a raconté ce que vous avez fait. Merci de lui avoir porté secours, fit-il en lui serrant la main à son tour. Je me demande ce qui se serait passé si vous n'aviez pas été là.

– N'y pensons plus, puisque tout s'est bien terminé.

– N'empêche que c'est une chance que vous vous soyez trouvé à cet endroit. Vous habitez dans le quartier peut-être...

– Oui... pas très loin...

Émilie entra dans le salon, coupant net la conversation.

– Bonjour Steve, fit-elle en lui tendant la main.

– Bonjour Émilie. Comment ça va ce matin ? Vous avez réussi à dormir un peu ?

– Comme un charme ! Avec... trois somnifères.

Lise regarda sa fille avec des yeux horrifiés.

– C'est une blague maman. Tu sais très bien que j'ai horreur de ces trucs là. Elle ajouta en se tournant vers Steve :

– Je dors toujours du sommeil du juste, en toutes occasions, même en période d'examen. Alors ce n'est pas trois vulgaires petites frappes qui vont changer les choses !

Steve sourit.

– Votre fille a une sacrée personnalité ! fit-il à l'adresse de Pierre-Henri. Si vous aviez vu comment elle a massacré les mollets de ses agresseurs !

– Ça ne m'étonne pas. Émilie a toujours eu un caractère de cochon.

Émilie s'empara alors de deux coussins et les lança alternativement à Steve puis à son père :

– Vous avez bientôt fini tous les deux ? Oser vous moquer d'une femme blessée !

Les deux hommes esquivèrent les coussins en riant.

Après quelques minutes de bavardage, Lise et Pierre-Henri quittèrent l'appartement, suivis de Steve et Émilie qui prirent la direction du commissariat.